

Méditerranéer

Une proposition de la revue *Tête-à-tête*

Commissariat d'exposition : Julie Fabre

Friche La Belle de Mai, Salle des Machines, du 27 août au 7 novembre 2021

Avec

Ismaïl Bahri, Barbara Cassin, Marco Godinho,

Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, Valérie Jouve, Émeric Lhuisset



Contact presse :

Concernant l'exposition : Julie Fabre, julie_fabre@ymail.com / 06 18 40 01 93

Concernant la revue *Tête-à-tête* : Anna Guilló, revuetat@gmail.com / 06 17 30 00 07

Infos pratiques :

<https://www.lafriche.org/evenements/mediterraneer/>

<https://www.revuetat.com/>

Partenaires de l'exposition :

La Friche la Belle de Mai, Mécènes du Sud Aix-Marseille, les Éditions Rouge Profond, MARFRET – Compagnie maritime, le LESA (Laboratoire de recherche sur les arts, Aix-Marseille Université).

Présentation

Comment faire vivre un mot nouveau ? « Méditerraner » est un verbe qui porte en lui un désir d'ouverture, de diversité, de mouvement et de pluralité à l'heure où les frontières se durcissent et où, de toute part, des identités de repli sont brandies.

La revue d'art et d'esthétique *Tête-à-tête* a souhaité interroger la Méditerranée contemporaine en en faisant un verbe, parce qu'il arrive que malgré la richesse de la langue nous ayons besoin de mots nouveaux pour exprimer une idée. Le verbe méditerraner signifie caboter d'une culture à l'autre, ressentir un attachement profond aux rivages méditerranéens, mais encore, migrer, traverser, faire l'expérience conjointe de l'altérité et de la proximité, bricoler des identités mouvantes, toujours plurielles, rendre perméable l'espace même de la frontière, penser le monde comme archipel indépendamment de son ancrage géographique.

Après la publication en 2018 des entretiens qui composent son neuvième numéro, *Tête-à-tête* a réuni, sous le commissariat de Julie Fabre, six artistes et une philosophe qui toutes et tous, dans leurs travaux, conjuguent ce verbe à leur façon. L'exposition présente les œuvres d'Ismail Bahri, Barbara Cassin, Marco Godinho, Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, Valérie Jouve et Émeric Lhuisset. Les installations vidéo, les objets, les photographies et les livres réunis à cette occasion, offrent à ce mot la possibilité d'un relief sensible.

Interrogeant les mémoires vives ou enfouies des guerres et le scandale irrésolu des naufrages mais aussi les lieux de passage et de partage, la rumeur des villes, les paysages, les migrations, le voyage des langues, l'exposition *Méditerraner* propose de faire exister ce mot au-delà des pages qui l'ont vu naître. L'exposition est construite comme un espace polyphonique au sein duquel se murmure un verbe qui peu à peu prend corps et qui, peut-être, si chacun l'emporte avec lui et en fait usage, traversera les murs et débordera les frontières.

Tête-à-tête est une revue annuelle d'art et d'esthétique exclusivement composée d'entretiens de fond réunis autour d'un thème commun. Sa ligne éditoriale a l'ambition d'aborder des questions exigeantes au moyen d'une forme habitée par l'histoire du dialogue et de la rencontre. C'est en portant la parole d'un autre que les auteurs des entretiens formulent leurs postures et opinions sur le thème proposé par la revue. Inversement, les créateurs, artistes et penseurs qui font le sommaire de chaque numéro sont appelés à interroger leurs œuvres à l'aune de leur inscription dans l'actualité.

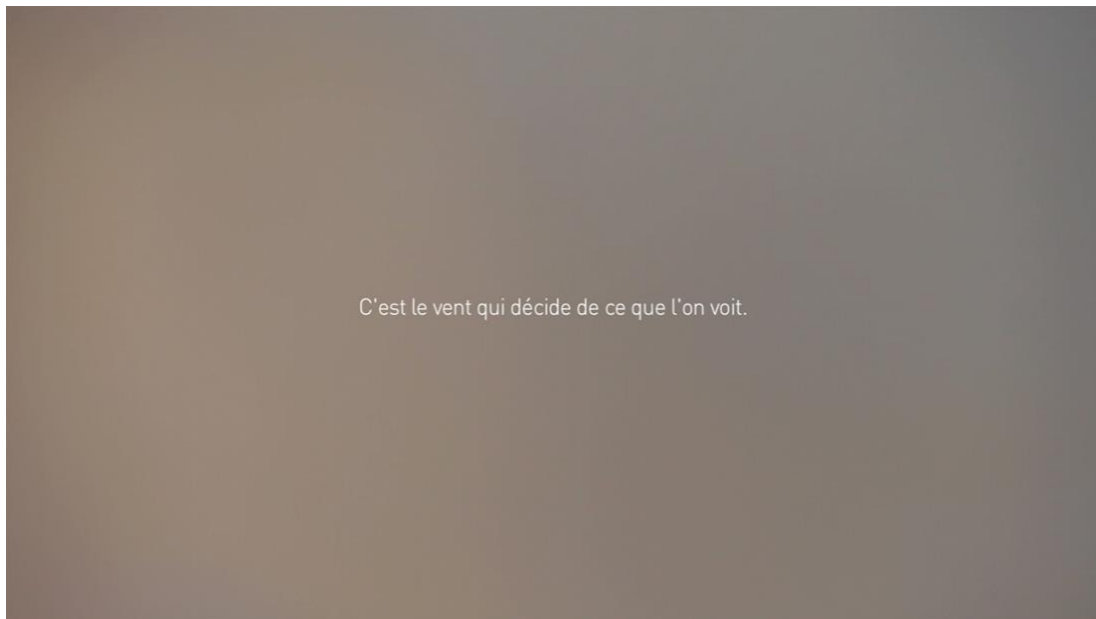
La revue *Tête-à-tête* est publiée aux éditions Rouge Profond, Aix-en-Provence.
L'équipe de la revue est composée de : Anna Guilló (directrice de la rédaction), Karim Charredib, Christèle Couleau, Camille Deltombe, Julie Fabre, Katrin Gattering, Frédéric Leval, Jocelyn Maixent.

Commissariat d'exposition : Julie Fabre

En coopération avec : Anna Guilló

Assistants d'exposition et médiation : Émilien Brunelière et Chloë Laugier

Ismaïl Bahri



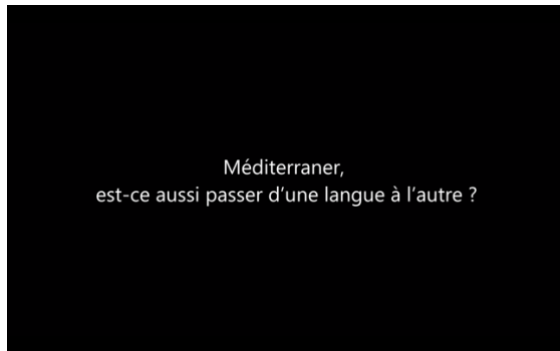
Ismaïl Bahri, *Foyer*, 2016. Vidéo HD 16/9, couleur, son, 5.1, 32 minutes. Production : Spectre Productions, avec la participation de La Fabrique Phantom. Producteur : Olivier Marbœuf. Producteur associé : Cédric Walter. Langue : arabe tunisien. Sous-titres : français ou anglais. Courtesy de l'artiste, de la galerie Les Filles du Calvaire, Paris et de la Selma Feriani Gallery, Tunis & Londres.

La démarche artistique d'Ismaïl Bahri est indissociable d'un mouvement d'aller-retour entre Paris et Tunis. Son travail consiste le plus souvent à élaborer des expériences modestes, à petite échelle, avec des éléments frustes comme du papier, du fil ou de l'encre. Ses expérimentations, assez formelles et minimalistes en apparence, sont liées aux éléments et aux phénomènes naturels comme le vent, la lumière, la capillarité, sur lesquels il s'appuie pour activer ou animer les images et les objets qu'il manipule. La répétition des gestes, la nécessité de prendre le temps de la pensée et du travail sont une façon de ne pas se laisser happer par ce qui arrive, notamment par les bouleversements politiques et sociaux que connaissent la Tunisie et plus largement le monde arabe, pour ne pas tomber dans l'écueil de la simple réaction. L'artiste s'empare de cette opacité comme d'une surface d'inscription : « les trous de mémoire, les blancs et les manques peuvent devenir les écrans susceptibles d'accueillir les écritures les plus diverses ». Ce regard critique est pourtant présent mais de manière sous-jacente, il transparaît dans ses œuvres de façon extrêmement sensible, subtile et poétique.

Ismaïl Bahri est né en 1978 en Tunisie et s'est formé à l'école d'art de Tunis ainsi qu'à l'université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne où il a obtenu un doctorat en arts plastiques. Ses œuvres ont récemment été exposées à la galerie Selma Feriani de Tunis (2021), à la Fondation Hermès de Tokyo (2019), au Château de Nijo Jō, Kyoto (2019), au Centro Cultural Porto Seguro de Sao Paolo (2018), à la Galerie du Jeu de Paume à Paris (2017). Ses films ont par ailleurs été projetés dans divers festivals internationaux. Les œuvres d'Ismaïl Bahri font partie des collections de diverses institutions parmi lesquelles le Centre Georges Pompidou à Paris, le MAC VAL à Vitry-sur-Seine, le Centre National d'Arts Plastiques (CNAP) à Paris, The Kamel Lazaar Foundation à Tunis et la Collection Caldic à Rotterdam.

Foyer (2016) est une vidéo d'une trentaine de minutes qui ne montre rien, à première vue, que le palpitement d'un écran lumineux. Ismaïl Bahri a fixé un morceau de papier blanc à quelques centimètres de la lentille de la caméra et s'est installé dans les rues de Tunis pour filmer longuement les variations de lumière au gré du vent et des vibrations de la surface opaque. Cet étrange monochrome n'est pas pour autant silencieux. Sans que l'artiste ne l'ait anticipé, le dispositif a intrigué les passants qui s'en sont approchés comme autour d'un foyer. Aux rumeurs de la ville se mêle la voix de ceux qui s'arrêtent et questionnent l'artiste. Chacun observe ce qui se passe et projette quelque chose sur l'expérience en cours, comme le spectateur le fera à son tour dans la salle d'exposition. Badauds, enfants, amateurs d'images, policiers méfiants, soudain les mots et les voix viennent peupler l'écran aveugle d'une teneur poétique et politique aussi subtile qu'insoupçonnée. Le film, à la façon d'une pellicule vierge, s'affecte, s'impressionne de ce qui l'entoure et le révèle.

Barbara Cassin



Barbara Cassin, *6 Questions autour du verbe méditerraner*, 2021. Extraits, vidéo HD couleur, son, 13,53 minutes. Entretien filmé le 8 juillet 2021 avec Julie Fabre, commissaire de l'exposition *Méditerraner*, Friche La Belle de Mai, Marseille

Barbara Cassin est philologue et philosophe, membre de l'Académie française. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages dont nous proposons une sélection à consulter. C'est à travers eux que nous avons choisi de cheminer pour mettre en avant certains aspects saillants de sa pensée et retracer brièvement quelques-uns de ses engagements les plus marquants. Après l'entretien qu'elle a accordé à Jérôme Jardry pour « Méditerraner », le numéro 9 de la revue *Tête-à-tête* (2018), Barbara Cassin s'est prêtée généreusement au jeu d'un entretien vidéo mené par Julie Fabre à l'occasion de cette exposition.

Barbara Cassin est également la commissaire de plusieurs expositions autour de la traduction. La première, *Après Babel, traduire* (Mucem, Marseille, 2016) s'est réinventée à Genève et poursuit ses métamorphoses de pays en pays.

La traduction comme savoir-faire avec les différences

De la circulation entre les langues de la Méditerranée, Barbara Cassin a appris qu'elles ne cessent de se réinventer et de s'enrichir mutuellement. C'est en relisant et retraduisant les textes fondateurs de la philosophie antique qu'elle place notre héritage sophistique en pleine lumière, à la fois pour le réhabiliter et pour en faire une voie possible de recherche et d'action. Prférant les espaces « entre », ceux d'où l'on perçoit les écarts, les variations, les différences, Barbara Cassin s'est toujours mise « du côté des Barbares, sur les bords du grec, sur les bords de la philosophie ». Pourquoi traduit-on ? Pour comprendre l'autre, pour faire en sorte, dit Barbara Cassin, que celui qui arrive en face, cet autre qui ne parle pas comme moi, ne soit pas considéré comme un barbare. Le grec ancien, qui emploie un seul et même terme, *logos*, pour désigner à la fois le langage et la raison, ne reconnaît comme langue que sa langue. Aussi les autres sont des « barbares », ce mot forgé sur une onomatopée, « bla, bla, bla », qui désigne ceux que l'on ne comprend pas et dont on doute même qu'ils parlent. Or, être attentif à ce que l'on ne comprend pas, à ce à quoi l'on ne s'attend pas, c'est commencer à traduire. La pratique de la traduction ne referme pas les identités sur elles-mêmes, au contraire, elle décentre le regard et fait entrevoir à chacun la manière dont l'autre existe, mais encore dont lui-même existe. « Traduire c'est compliquer l'universel – qui est toujours l'universel de quelqu'un – pour fabriquer un monde avec du divers ».

Faire des choses avec des mots

Une langue est bien plus qu'un simple moyen de communication, elle est aussi une façon de voir le monde et de le penser. « Parler est un acte, c'est même le seul acte efficace à disposition ». Si le pouvoir du langage est de construire le réel, il agit autant qu'il exprime et les mots d'une langue ont toujours plus d'un sens. Ce pouvoir des mots, ceux que l'on emploie, ceux que l'on invente, Barbara Cassin l'a éprouvé avec force à deux occasions singulières : d'abord en tant que pédagogue auprès

d'enfants psychotiques puis en tant que traductrice lors de la Commission Vérité et Réconciliation en Afrique du Sud où la nouvelle constitution s'est écrite dans les onze langues du pays.

Parmi les grands projets collectifs qu'elle a initiés, citons les différents *Dictionnaires des intraduisibles* et l'association *Les Maisons de la sagesse – Traduire*.

Un dictionnaire est un geste et non une œuvre close, c'est un flux qui se renouvelle sans cesse. Chaque nouvelle traduction est une réinvention de l'ensemble sans cesse augmenté de nouveaux intraduisibles selon le croisement des langues. Le *Vocabulaire européen des philosophies* ne prend pas les idées ou les concepts pour des vérités immuables, il choisit de prendre les mots au mot, c'est-à-dire de prendre pleinement en considération l'amplitude de leurs sens – car il faut souvent plusieurs mots pour en traduire un venu d'ailleurs. L'ambition de ce type d'ouvrage est d'offrir un trésor de notions attachées à leurs langues en combattant deux écueils : d'une part celui d'une uniformisation appauvrissante propre à la globalisation, d'autre part celui de la juxtaposition de communautés étanches les unes aux autres. Les *Maisons de la sagesse – Traduire* sont, quant à elles, une tentative de réponse au sort inacceptable qui est fait aux migrants, à tous ceux qui ont besoin d'être accueillis ici et maintenant. Il s'agit d'un réseau de lieux, d'actions et de recherche centré sur la traduction comme savoir-faire avec les différences. « Traduire n'est pas une position de surplomb, mais une redéfinition perpétuelle du "nous" ». Les premiers chantiers, à Marseille et à Aubervilliers, s'articulent autour de trois axes liés aux urgences d'aujourd'hui. Le premier temps est celui de l'accueil, de l'hospitalité et de la confection de *Glossaires bilingues de l'administration française*. Le deuxième temps est celui de l'« intégration » et de la valorisation autour de l'idée de « banque culturelle ». Enfin, le troisième temps, celui de la recherche, concerne l'élaboration d'un *Dictionnaire des intraduisibles des trois monothéismes*.

Sélection des livres présents dans l'exposition :

L'effet sophistique, Paris, Gallimard, 1995

La Nostalgie. Quand est-on chez soi ? Ulysse, Énée, Arendt, Paris, Autrement, 2013

Éloge de la traduction. Compliquer l'universel, Paris, Fayard, 2016

Le bonheur, sa dent douce à la mort. Autobiographie philosophique, Paris, Fayard, 2020

Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles, dir. Barbara Cassin, Paris, Seuil/Le Robert, 2004 ; 2^e éd. augmentée, édition de poche, 2019

Les intraduisibles du patrimoine en Afrique subsaharienne, dir. Barbara Cassin, avec Danièle Wozny, Démopolis, 2014 (accessible en ligne, gratuitement, sur le portail des Sciences humaines et sociales OpenEdition)

Après Babel, traduire, dir. Barbara Cassin, Arles, Marseille, Actes Sud, Mucem, 2016

Les Routes de la traduction. Babel à Genève, dir. Barbara Cassin et Nicolas Ducimetière, Paris, Genève, Gallimard, Fondation Martin Bodmer, 2017

Quand dire, c'est vraiment faire, Paris, Fayard, 2018

Les Maisons de la sagesse – Traduire. Une nouvelle aventure, dir. Barbara Cassin, avec Danièle Wozny, Paris, Bayard, 2021

Marco Godinho



Marco Godinho, *Written by Water*, 2013 – ongoing. Cahiers trempés dans différents endroits de la mer Méditerranée. Dimensions variables. Courtesy de l'artiste, collection personnelle.

Marco Godinho propose une nouvelle installation de ***Written by water*** (2013-2019) pour l'exposition *Méditerranée* qui entrera en résonance, notamment, avec le travail sur les langues et la traduction de Barbara Cassin. Depuis 2013, l'artiste a instauré un rituel consistant à plonger des cahiers dans la Méditerranée pour recueillir l'écriture de la mer et tenter d'en comprendre la langue. Lampedusa, Marseille, Beyrouth, Gibraltar, autant de lieux et autant d'histoires, heureuses et tragiques, qui inscrivent leurs traces quasiment invisibles sur les innombrables pages de cette bibliothèque. C'est tout un imaginaire que la fragilité de ces volumes de papiers froissés convoque puisqu'elle croise le grand récit homérique, la question de l'errance, de la mémoire et de l'oubli.

Marco Godinho est né en 1978 à Salvaterra de Magos au Portugal et partage sa vie entre Paris et le Luxembourg. Il s'intéresse aux déplacements – culturels, géographiques – et à la traversée des frontières. En 2019, il a représenté le Luxembourg lors de la 58^e Biennale de Venise où son exposition à l'Arsenale, *Written by water*, a fait l'objet d'une belle réception critique.

Les œuvres de Marco Godinho ont récemment fait l'objet d'expositions personnelles au Parvis, Tarbes (2019), à la Fonderie Darling de Montréal (2018), au MAMAC – Musée d'art moderne et d'art contemporain de Nice (2016) – et au MNAC – Museu Nacional de Arte Contemporânea do Chiado de Lisbonne (2015). Il a également participé à un grand nombre d'expositions collectives notamment à la Fondation Boghossian – Villa Empain, Bruxelles (2020), aux Abattoirs, Musée – Frac Occitanie de Toulouse (2019), au TheCube Project Space & VT Artsalon de Taipei, (2018), au Magasin des Horizons de Grenoble (2018), au CCK – Centro Cultural Kirchner de Buenos Aires (2018), à Institut Français de Saint-Louis dans le cadre de la Biennale de Dakar, (2018) et à la Biennale de Lyon (2017).

Ses œuvres font partie de nombreuses collections parmi lesquelles celle du Musée de l'histoire de l'immigration, Paris, du MNAC – Museu Nacional de Arte Contemporânea do Chiado, Lisboa, du Mudam Luxembourg, Luxembourg ; de la Fondation pour l'Art Contemporain, Claudine & Jean-Marc Salomon, France ; du CAC – Centro de Arte Contemporâneo de Málaga ; du CNAP – Centre National des Arts Plastiques, Paris ; du MNHA – Musée national d'histoire et d'art, Luxembourg ; de la Villa Vauban, Luxembourg ; des Frac Franche-Comté, Lorraine, Provence-Alpes-Côte-d'Azur, Champagne-Ardenne, Poitou-Charentes, Limousin... Il est représenté par la galerie Hervé Bize, Nancy.

Joana Hadjithomas & Khalil Joreige



Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, *Remember the light (Se souvenir de la lumière)*, 2016.
2 vidéos HD, 2 écrans suspendus, couleur, 8 mn. Vue d'exposition, Jeu de Paume, Paris.
Courtesy de la galerie In Situ — Fabienne Leclerc, Paris.

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, nés en 1969, vivent entre Paris et Beyrouth. Se qualifiant de chercheurs, ils mènent depuis la fin des années 1990 un travail d'enquête dans lequel ils problématisent le rôle des images et des représentations de la guerre en employant les langages du cinéma de fiction et du film documentaire mais également celui de la sculpture, du dessin et de la photographie ou encore de l'installation.

Se souvenir de la lumière, un diptyque vidéo réalisé en 2016, a donné son titre à l'exposition que leur a consacrée le musée du Jeu de Paume la même année. Avec une dramaturgie contenue, ces images sous-marines développent un double récit. Cinq personnes, vêtues de couleurs différentes, plongent et s'enfoncent toujours plus profondément dans la mer, évoquant le destin incertain de ceux qui tentent la traversée. Or, une fois dans l'eau les perceptions changent. Une après l'autre, les couleurs du spectre lumineux disparaissent par paliers : d'abord le rouge, puis l'orange, le jaune, le vert, le bleu jusqu'à l'obscurité totale. Mais si l'on éclaire les abysses, le plancton, lui, se souvient de la lumière et la réfléchit après que l'on ait éteint la source lumineuse.

D'un écran à l'autre les images dialoguent : dans les profondeurs apparaissent les ruines d'une cité engloutie, des véhicules militaires échoués, mémoire enfouie de la guerre, tandis qu'une étoffe multicolore dérive lentement au fond de l'eau. Tournant le dos à la littéralité de l'interprétation, la poésie des images questionne la relation de l'homme avec cette immensité bleue à la fois sublime et tragique.

Lauréats du Prix Marcel Duchamp en 2017, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige exposent leurs œuvres et projettent leurs films dans le monde entier. Parmi leurs récentes expositions personnelles, on comptera *J'ai regardé si fixement la beauté* au Frac Corsica de Corte (2020), *Urba[Ciné]*, Festival Travelling, Musée des Beaux-Arts de Rennes (Rennes), *On Scams*, The Power Plant, Toronto (2018), *Unconformities* au Musée de l'Acropole d'Athènes (2017) ainsi qu'une rétrospective de leurs films à AU Oslo Kunstforening (2017). Leur dernier film, *Memory Box*, a fait partie de la sélection de la Berlinale 2021.

Leurs œuvres font par ailleurs partie d'un nombre important de collections publiques et privées parmi lesquelles celles du MUCEM, Marseille ou du Centre Georges Pompidou, Paris.

Valérie Jouve



Valérie Jouve, *Sans titre (Les Figures avec Tania Carl)*, 2011-2012.
C-print, 170 x 210 cm. © Valérie Jouve. Courtesy de l'artiste & Xippas, Paris.

Valérie Jouve est une photographe et cinéaste française née en 1964. Après avoir longtemps travaillé à Marseille, elle partage ses activités, depuis une quinzaine d'années, entre Paris et la Palestine. Nourrie par l'anthropologie, elle s'intéresse aux rapports que les femmes et les hommes entretiennent avec leur milieu et notamment la ville.

Pour Valérie Jouve, méditerranéer n'est pas se situer dans une localité particulière et s'identifier à elle, mais déambuler, cheminer d'un endroit à l'autre. Son travail s'inscrit dans un mouvement de déterritorialisation, et la provenance des photographies ne figure pas dans le titre de ses images. Elle ne documente pas avant tout un lieu mais des sensations.

Valérie Jouve a choisi de présenter quatre photographies de différents formats, issues notamment des séries *Les Personnages*, *Les Paysages* et *Les Figures*, autour de la présence de Tania Carl. Musicienne et amie de l'artiste, Tania Carl a quitté l'Europe pour le Guatemala, un pays dans lequel elle a l'impression pour la première fois de se sentir chez elle.

Les accrochages de Valérie Jouve sont le fruit d'un travail minutieux de montage, singulier à chaque nouvel espace. Les images qu'elle sélectionne et articule ne cherchent pas à montrer ou expliquer quoi que ce soit mais, au contraire, à mettre en tension l'ensemble pour que du sens émerge, bien au-delà des mots.

Le travail de Valérie Jouve a fait l'objet de nombreuses expositions, dont la grande exposition monographique *Valérie Jouve. Corps en résistance*, en 2015, au Musée du Jeu de Paume, à Paris, mais encore *Formes de vies* au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole (2018) ou encore *Accrochage* au Musée du Petit Palais, Paris (2018-2019). Valérie Jouve est représentée par la Galerie Xippas, Paris.

Émeric Lhuisset



À gauche, Émeric Lhuisset, *L'autre rive*, 2011-2017. 100 exemplaires numérotés et signés, 43 cyanotypes disparaissant progressivement à la lumière du soleil, 17 x 22 cm, André Frère Éditions.

À droite, Émeric Lhuisset, *L'autre rive*, 2011-2017.

Impression cyanotype disparaissant progressivement à la lumière du soleil,
Irak, Syrie, Turquie, Grèce, Allemagne, Danemark, France, 2011-2017.

L'exposition *Méditerranée* présente deux volets d'un projet du photographe Émeric Lhuisset intitulé **L'Autre rive** (2011-2017) qui a notamment été exposé à la Biennale de la Méditerranée de Tirana en 2017. Cette œuvre existe sous deux formes : une installation de photographies et un livre dont l'éditeur, André Frère, est installé dans la région marseillaise. Pour ce projet, Lhuisset utilise le procédé chimique du tirage en cyanotype qui rend les images éminemment précaires. En effet, lorsque ces tirages sont exposés à la lumière, les images disparaissent progressivement jusqu'à devenir d'intenses monochromes bleus.

À côté d'un grand diptyque de photographies de la mer, le livre **L'Autre rive** est également présenté dans l'exposition. Entièrement réalisé à la main, c'est un objet fragile qui se découvre et se feuillette lentement, qui protège les images tout en les exposant à leur effacement. Ce volume représente une autre forme de déploiement du visible tout en faisant écho aux cahiers de *Written by Water* de Marco Godinho et aux ouvrages de Barbara Cassin.

Les photographies qui composent l'ensemble **L'Autre rive** (2011-2017) ont été prises en Irak, dans la province d'Idlib en Syrie, dans la province de Gaziantep en Turquie, à Lesbos en Grèce, en Allemagne, au Danemark et en France. Au premier abord, elles ont l'air très banales, elles représentent un quotidien qui pourrait être celui de tout le monde. Mais il s'agit du quotidien des réfugiés qui fuient des guerres, la misère ou des régimes répressifs dans l'espoir d'une vie meilleure. Les discours médiatiques et politiques véhiculent principalement une image déshumanisée des réfugiés et des migrants, rendus anonymes et menaçants. Il s'agit, pour Émeric Lhuisset, de donner à voir la vie qui est la leur alors même que la plupart des gens se refuse à cela ou que les représentations dominantes la défigurent.

Émeric Lhuisset, né en 1983, est artiste, diplômé en arts (ENSBA Paris) et en géopolitique (École Normale Supérieure d'Ulm – Centre de géostratégie / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne). Il enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris. C'est à la manière d'un chercheur qu'il procède pour traiter de sujets liés aux conflits dans le monde, particulièrement au Moyen-Orient.

Le travail d'Émeric Lhuisset est présenté dans de nombreuses expositions à travers le monde : Tate Modern à Londres, Museum Folkwang à Essen, Institut du Monde Arabe à Paris, Frac Alsace, Stedelijk Museum à Amsterdam, Rencontres d'Arles, Sursock Museum à Beyrouth, CRAC Languedoc-Roussillon. Il est lauréat de la Résidence BMW pour la Photographie 2018 et Grand Prix Images Vevey - Leica Prize en 2017.

Son travail est présent dans de nombreuses collections privées ainsi que dans celles du Stedelijk Museum, du Musée Nicéphore Niepce et du Musée de l'Armée – Invalides. Il est représenté par Kalfayan Galleries. Il a récemment publié, *Le Bruit du silence*, résidence 1 + 2 Toulouse, Filigranes Éditions, 2020.